Laurent
Gaudé

Ouragan

roman

ACTES SUD

Extrait de la publication

“DOMAINE FRANÇAIS”

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

A La Nouvelle-Orléans, alors qu’une terrible tempête est annoncée, la plupart des habitants fuient la ville. Ceux qui n’ont pu partir devront subir la fureur du ciel. Rendue à sa violence primordiale, la nature se déchaîne et confronte chacun à sa vérité intime : que reste-t-il en effet d’un homme au milieu du chaos, quand tout repère social ou moral s’est dissous dans la peur ?

Seul dans sa voiture, Keanu fonce vers les quartiers dévastés, au cœur de la tourmente, en quête de Rose, qu’il a laissée derrière lui six ans plus tôt et qu’il doit retrouver pour, peut-être, donner un sens à son existence…

Dans un saisissant décor d’apocalypse, Laurent Gaudé met en scène une dizaine de personnages qui se croisent ou se rencontrent. Leurs voix montent collectivement en un ample choral qui résonne comme le cri de la ville abandonnée à son sort. Roman ambitieux à l’écriture empathique et incantatoire, *Ouragan* mêle la gravité de la tragédie à la douceur bienfaisante de la fable pour exalter la fidélité, la fraternité, et l’émouvante beauté de ceux qui restent debout.

Extrait de la publication

LAURENT GAUDÉ

Romancier, nouvelliste et dramaturge né en 1972, Laurent Gaudé publie son œuvre, traduite dans le monde entier, chez Actes Sud. Il est notamment l'auteur de La mort du roi Tsongor *(2002, prix Goncourt des lycéens, prix des Libraires) et du* Soleil des Scorta *(2004, prix Goncourt, prix Jean-Giono).*

DU MÊME AUTEUR

Romans

CRIS, Actes Sud, 2001 ; Babel n° 613, 2003.
LA MORT DU ROI TSONGOR, Actes Sud, 2002 ; Babel n° 667, 2004.
LE SOLEIL DES SCORTA, Actes Sud, 2004 ; Babel n° 734, 2006.
ELDORADO, Actes Sud / Leméac, 2006 ; Babel n° 842, 2007.
LA PORTE DES ENFERS, Actes Sud / Leméac, 2008 ; Babel n° 1015, 2010.

Théâtre

COMBATS DE POSSÉDÉS, Actes Sud-Papiers, 1999.
ONYSOS LE FURIEUX, Actes Sud-Papiers, 2000.
PLUIE DE CENDRES, Actes Sud-Papiers, 2001.
CENDRES SUR LES MAINS, Actes Sud-Papiers, 2002.
LE TIGRE BLEU DE L'EUPHRATE, Actes Sud-Papiers, 2002.
SALINA, Actes Sud-Papiers, 2003.
MÉDÉE KALI, Actes Sud-Papiers, 2003.
LES SACRIFIÉES, Actes Sud-Papiers, 2004.
SOFIA DOULEUR, Actes Sud-Papiers, 2008.
SODOME, MA DOUCE, Actes Sud-Papiers, 2009.
MILLE ORPHELINS, suivi de *LES ENFANTS FLEUVE*, Actes Sud-Papiers, 2011.
CAILLASSES, Actes Sud-Papiers, 2012.

Recueils de nouvelles

DANS LA NUIT MOZAMBIQUE, Actes Sud, 2007 ; Babel n° 902, 2008.
LES OLIVIERS DU NÉGUS, Actes Sud / Leméac, 2011.

Littérature jeunesse (album)

LA TRIBU DE MALGOUMI, Actes Sud Junior, 2008.

Beau livre

JE SUIS LE CHIEN PITIÉ (photographies d'Oan Kim), Actes Sud, 2009.

© ACTES SUD, 2010
ISBN 978-2-330-02322-5

© LEMÉAC ÉDITEUR, 2010
pour la publication en langue française au Canada
ISBN 978-2-7609-0657-0

LAURENT GAUDÉ

Ouragan

roman

ACTES SUD

Extrait de la publication

pour Alexandra

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Le vent hélas je l'entendrai encore
nègre nègre nègre depuis le fond
du ciel immémorial

AIMÉ CÉSAIRE, *Corps perdu*.

(…) lorsque tout est achevé, on répond avec l'ensemble de sa vie aux questions que le monde vous a posées. Les questions auxquelles il faut répondre sont : Qui es-tu ? Qu'as-tu fait ?… A qui es-tu resté fidèle ?

SÁNDOR MÁRAI, *Les Braises*.

I

UNE LOINTAINE ODEUR DE CHIENNE

Extrait de la publication

Moi, Josephine Linc. Steelson, négresse depuis presque cent ans, j'ai ouvert la fenêtre ce matin, à l'heure où les autres dorment encore, j'ai humé l'air et j'ai dit : "Ça sent la chienne." Dieu sait que j'en ai vu des petites et des vicieuses, mais celle-là, j'ai dit, elle dépasse toutes les autres, c'est une sacrée garce qui vient et les bayous vont bientôt se mettre à clapoter comme des flaques d'eau à l'approche du train. C'était bien avant qu'ils n'en parlent à la télévision, bien avant que les culs blancs ne s'agitent et ne nous disent à nous, vieilles négresses fatiguées, comment nous devions agir. Alors j'ai fait une vilaine moue avec ma bouche fripée de ne plus avoir embrassé personne depuis longtemps, j'ai regretté que Marley m'ait laissée veuve sans quoi je lui aurais dit de nous servir deux verres de liqueur – tout matin que nous soyons – pour profiter de nos derniers instants avant qu'elle ne soit sur nous. J'ai pensé à mes enfants morts avant moi et je me suis demandé, comme mille fois auparavant, pourquoi le Seigneur ne se lassait pas de me voir traîner ainsi ma carcasse d'un matin à l'autre. J'ai fermé les deux derniers boutons de ma robe et j'ai commencé ma journée, semblable à toutes les autres. Je suis descendue de ma chambre avec lenteur parce que mes foutues jambes sont aussi raides que du vieux bois, je suis sortie sur le

Extrait de la publication

perron et j'ai marché jusqu'à l'arrêt du bus. Moi, Josephine Linc. Steelson, négresse depuis presque cent ans, je prends le bus tous les matins et il faudrait une fièvre des marais, une de celles qui vous tordent le ventre et vous font suer jusque dans les plis des fesses, pour m'empêcher de le faire. Je monte d'abord dans celui qui va jusqu'à Canal Street, le bus miteux qui traverse le Lower Ninth Ward, ce quartier où nous nous entassons depuis tant d'années dans des maisons construites avec quatre planches de bois, je monte dans ce bus de rouille et de misère, parce que c'est le seul qui prenne les nègres que nous sommes aux mains usées et au regard fatigué pour les emmener au centre-ville, je monte dans ce bus dont la boîte de vitesses fait un bruit de casserole mais j'en descends le plus vite possible, six stations plus loin. Je pourrais aller jusqu'à Canal Street mais je ne veux pas traverser les beaux quartiers dans ce taudis-là. Je descends dès que les petites baraques du Lower Ninth laissent place aux maisons à deux étages du centre, avec balcon et jardin, je m'arrête et j'attends l'autre bus, celui des rupins. C'est pour être dans celui-là que je me lève le matin. C'est dans celui-là que je veux faire le tour de la ville, un bus de Blancs qui me dévisagent quand je monte parce qu'ils voient tout de suite que je suis du Lower Ninth, c'est celui-là que je veux et si je me lève si tôt, c'est que je veux qu'il soit bondé parce que, lorsque je monte, cela me plaît d'avoir devant moi, en une double rangée un peu blafarde, tous ceux qui vont s'épuiser au travail. Je m'assois. Et je le fais toujours avec un sourire d'aise, n'en déplaise aux jeunes qui me regardent en se demandant quel besoin a une vieille carne dans mon genre de prendre le bus si tôt, encore qu'il n'en soit pas tant que ça à se demander ce genre de choses car la plupart s'en

Extrait de la publication

foutent, comme ils se foutent de tout. Je le fais parce que j'ai gagné le droit de le faire et que je veux mourir en ayant passé plus de jours à l'avant des bus qu'à l'arrière, tête basse, comme un animal honteux. Je le fais et c'est encore meilleur lorsque je tombe sur des vieux Blancs. Alors là, oui, je prends tout mon temps. Car je sais que, même s'ils font mine de rien, ils ne peuvent s'empêcher de penser qu'il fut un temps, pas si lointain, où mon odeur de négresse ne pouvait pas les importuner si tôt le matin, et j'y pense moi aussi – si bien que nous sommes unis, d'une pensée commune, même si chacun fait bien attention de ne rien laisser paraître, nous sommes unis, ou plutôt face à face – et je gagne, chaque fois. Je m'assois le plus près de là où ils sont, en posant mes fesses sur un morceau de leur veste si possible pour qu'ils soient obligés de tirer dessus et que leur mécontentement croisse encore. Jamais aucun de ces vieux Blancs ne m'a laissé sa place lorsqu'il est arrivé que le bus soit plein. Une fois seulement, alors que j'avançais dans la travée centrale, un homme m'a souri, s'est déplacé pour aller côté fenêtre et m'a fait signe de m'installer à côté de lui, sur la place qu'il libérait. "Tu n'as pas peur des vieilles vaches noires, fils ?" j'ai lancé, pour rire. Il m'a répondu en souriant : "Nous nous sommes battus pour cela." C'est depuis ce jour que lorsque j'ai besoin d'un clou, ou d'une ampoule – ce qui n'arrive pas si souvent –, je traverse la ville pour aller chez Roston and Sons, le quincaillier. Car ce jeune blanc-bec est le cadet du vieux Roston et je me fous que le clou soit plus cher qu'ailleurs, j'y vais au nom des vieilles luttes et du goût savoureux de la victoire. Moi, Josephine Linc. Steelson, négresse depuis presque cent ans, je dois être une bien grande pécheresse car, je l'avoue franchement, je ne me lasse pas d'avoir gagné. Je

Extrait de la publication

fais le tour de la ville en bus chaque matin et c'est comme de faire la tournée de mon empire. Les chauffeurs, je les connais. Ils m'aiment bien et me saluent avec politesse. Ce jour-là, donc, comme tous les autres depuis si longtemps, je suis montée dans le premier bus. Il y avait une place au premier rang à la droite du chauffeur et je m'y suis mise. "Une belle journée qui s'annonce, hein, miss Steelson ?…" a-t-il lancé. Et comme je n'aime pas parler pour ne rien dire, comme l'avis des autres m'importe peu, j'ai répondu, en articulant bien pour que tous les gens assis derrière entendent, j'ai répondu : "Ne crois pas ça, fils. Le vent s'est levé à l'autre bout du monde et celle qui arrive est une sacrée chienne qui fera tinter nos os de nègres…"

O la fatigue des jours qui lui pèse sur les tempes, dès le réveil, à l'instant même où il ouvre les yeux, découvrant le plafond jauni de la petite chambre de ce motel du Texas dont il n'est pas sorti depuis quatre jours. O l'épaisse touffeur de l'air et la lourdeur du corps. Il regarde autour de lui, sent, sur sa nuque, le contact désagréable de l'oreiller synthétique mouillé de sueur et sait qu'encore une fois il sera rattrapé par cette fatigue qui le harasse et le laisse, jour après jour, aussi faible qu'une ombre. La femme, à l'extérieur, celle qui vient de taper à la porte et de le réveiller, hésite maintenant, car il n'y a plus de bruit, elle tend l'oreille pour voir s'il se lève, s'il a entendu, il doit être tard, bien plus tard qu'il ne le pense, il ne sait plus, le temps ne l'intéresse plus, il n'y a que cette fatigue qui ne fait pas de différence entre le jour et la nuit, il voudrait qu'elle s'en aille mais il l'entend demander, de l'autre côté de la porte, avec une voix un peu navrée mais résolue : "Monsieur Keanu Burns ?…" Et

Extrait de la publication

il ne répond pas, il n'en a pas la force ni l'envie, il ne sait plus qui porte ce nom, il laisse le silence répondre et elle finit par partir. Il l'entend s'éloigner avec soulagement, probablement penaude, il sait qu'elle reviendra mais il est seul pour quelque temps encore, alors il s'assoit sur le lit, torse nu, dans l'intention d'aller jusqu'à la petite salle de bains aveugle se passer un peu d'eau sur le visage, mais il ne peut pas et reste là, comme une masse endolorie, la tête entre les mains. Il ne bouge plus. Il pense toujours aux mêmes visages, aux mêmes bruits, aux mêmes cris. Depuis quatre jours qu'il est parti, la plate-forme semble le suivre, pis encore, elle ne cesse de croître en lui. Il prie du bout des lèvres. Oh, qu'il lui soit donné d'oublier un peu. Juste un peu. Que certains visages s'effacent. Que le bruit des machines ne résonne plus en lui. Mais il n'y a pas de pitié et il ne peut que jurer, maudire et cracher sur cette mémoire qui enregistre tout et vous repasse ensuite, pendant des jours et des nuits, ce que vous tentez de fuir. Son corps sue, dès le matin, de cette peur-là, un torse large et musclé qui n'est pas celui d'un homme fragile mais qui, dès le matin, se perle de sueur parce qu'il sent qu'il n'est d'aucune force face à cette torture-là. Il n'a plus de jambes, plus de muscles. La plate-forme est là. Il se souvient du jour de son arrivée, lorsque chaque bruit le faisait sursauter, ce jour qu'il avait passé à essayer de retenir tout ce qu'on lui disait, les consignes, les conseils. L'impression d'être monté sur un énorme vaisseau de tuyaux et d'huile, un grand monstre qui vit dans un bruit constant de moteur et de pompe. Les hommes s'affairaient, chacun à leur tâche – silhouettes casquées, emmitouflées dans des combinaisons imperméables, et il se demandait comment ils faisaient pour se reconnaître les uns les autres. C'était avant qu'il

Extrait de la publication

ne découvre les entrailles de la plate-forme, là où les corps sont presque nus tant il fait chaud. L'odeur d'essence, mêlée à celle du vent et de la mer, et l'autre, qu'il avait mis du temps à reconnaître, celle du pétrole qu'on ne voit jamais. Au début, lorsqu'il était parti – lorsqu'il avait roulé toute une nuit pour mettre le plus de distance entre Rose et lui, lorsqu'il avait décidé de rouler jusqu'au Texas et d'aller proposer sa force de travail à un puits de forage –, il s'était imaginé qu'il aurait les mains dedans en permanence, le jour, la nuit, le visage plein de ce jus écœurant qui sortirait des fissures de la terre, épais et lourd. Il pensait à la ruée des premiers foreurs. Le pétrole comme seule obsession, jusqu'à en avoir sous les ongles, dans les cheveux, et se coucher avec dans les draps. Mais les temps avaient changé. Le pétrole ne se voyait plus. Pas pour lui, en tout cas, le manutentionnaire. A lui et à ceux qui l'entouraient, on ne demandait que de manipuler d'énormes machines, de raccorder des tuyaux, de déplacer des perceuses. Parfois, bien sûr, un pipeline fuyait et le pétrole suintait mais il n'y avait pas de jaillissement joyeux, cette pluie noire qui venait tout inonder et mettait à plat par sa force sauvage les baraques de bois alentour. Non. Tout cela était couvert par un bruit constant de machine. Et puis, parfois, oh comme ce souvenir était encore précis, les hurlements d'un homme qui couvrent tout, plainte dérisoire au milieu d'un océan, d'un homme qui vient de perdre ses doigts écrasés sous une machine ou dont la jambe est bloquée sous un poids énorme. Alors tout le monde accourt mais les machines sont lentes à bouger et ce qui coule à terre n'est pas du pétrole mais du sang. Ces flaques-là ne peuvent jamais s'oublier. Ce sont elles qui l'entourent partout où il va depuis ce jour où il s'est mis à hurler au milieu de la

Extrait de la publication

plate-forme, sans raison, à hurler encore et sans cesse, sans qu'aucun camarade accouru pour voir s'il s'était blessé ne puisse le calmer, sans qu'aucune parole de réconfort ou aucun ordre d'un supérieur ne puisse le faire revenir à lui. Il s'était mis à hurler mais, même alors, cela ne couvrait pas le bruit de la plate-forme qui n'entendait rien, ne se souciait pas des hommes et de leurs peurs et continuait à pomper dans la mer avec une avidité infinie de machine.

"Madame Rose Peckerbye ? Etes-vous sûre de ce que vous dites ?…" La voix de la juge résonne avec une sorte d'autorité bienveillante. Rose est debout et regarde ses pieds. La juge lui laisse le temps de répondre. Rose essaie de se concentrer. Elle perçoit, à sa droite, l'avocat de Mike qui murmure des commentaires à l'oreille de son client. Il doit jubiler. Il est sûrement en train de lui expliquer que c'est dans la poche, que si elle confirme ce qu'elle vient de dire, il n'aura plus de souci à se faire et pas un sou à donner. Maintenant que Mike a compris les enjeux de la réponse, il est probablement immobile, tendu d'impatience. "Madame Peckerbye ?" répète la juge avec douceur pour qu'elle reprenne ses esprits. Elle lève les yeux et contemple le visage de cette femme d'une cinquantaine d'années qui la regarde avec une moue d'attente, comme si elle était elle-même un peu égarée. Cela fait des jours et des nuits que Rose pense à cet instant, des jours et des nuits qu'elle redoute ce juge, l'imaginant comme une créature irascible qui essaierait à tout prix de la mettre à terre. Mais elle s'est trompée. Le danger n'est pas venu de la juge. Elle sourit à son tour. Comme pour remercier la femme de la prévenance dont elle fait preuve à

son égard et elle dit simplement : “Oui, madame la juge, je suis sûre.” Il y a comme une rumeur dans toute la petite assemblée. Son avocat à elle – l’avocat que l’association lui a trouvé – essaie de l’attraper par la manche mais elle se dégage doucement. Comment en est-elle arrivée là ? Elle ne sait plus. Elle n’a pas vu surgir la menace. Je ne peux pas, pense-t-elle. La juge se rejette en arrière sur son fauteuil en cuir, avec un air déçu. “Très bien, dit-elle avec une voix fatiguée, vous comprendrez dès lors que les demandes de pension sont rejetées.” Et elle frappe de son petit marteau, elle frappe sans vigueur, et tout est fini, la misère à nouveau vient d’entrer dans la salle d’audience et tout attend Rose, comme auparavant, sa vie claudicante, ses erreurs, les yeux baissés pour vivre, tout l’attend et le petit marteau de la juge vient de dire que c’est normal, que c’est ce qu’elle mérite. Elle n’a ni la force de bouger ni celle de quitter la salle. Elle jette un coup d’œil à Mike qui serre chaleureusement la main de son avocat, en répétant, incrédule, “Alors, rien ?” et l’autre lui répond avec l’air d’un homme qui sait rester modeste dans la victoire : “Rien.” Leurs regards se croisent. Elle le fixe. C’est la seule personne dans cette pièce à savoir qu’elle vient de mentir et que ce mensonge la condamne à perdre, la seule, mais elle voit dans ses yeux qu’il n’a aucune idée de la raison pour laquelle elle a fait cela. Elle trouve cela juste, au fond, il vaut peut-être mieux qu’elle garde ses secrets et retourne simplement à la laideur de sa vie.

Il ne s’est toujours pas levé de son lit. La femme de chambre est revenue et elle frappe à nouveau. Combien de temps s’est-il écoulé depuis la dernière fois ? Il n’en a aucune idée. La voix est plus

Extrait de la publication

assurée, elle porte en elle maintenant comme une menace, “Monsieur Keanu Burns ?…”, comme si elle gourmandait un enfant, l’exhortait à revenir à la raison, mais il ne peut pas répondre, ni ouvrir, ni même rester concentré sur sa voix à elle. Il ne peut pas. Il continue à penser à cette longue suite de jours, de mois et d’années qu’il a laissée derrière lui en venant ici. Six ans de pétrole. Six ans qu’il vient d’annuler en fuyant, en roulant sans s’arrêter jusqu’à s’effondrer dans ce motel de nulle part. Il avait vraiment cru que le pétrole serait une nouvelle vie. Tout s’était bien passé, au début. Son arrivée, un soir de janvier 1999, à Houston, son entrée chez Matson’s Oil comme ouvrier manutentionnaire. Quatre saisons à travailler comme un dogue, ne rechignant jamais à la tâche, allant où on lui disait d’aller, acceptant les heures que les collègues refusaient de prendre, le week-end, les nuits, faisant son trou, quatre ans. Il avait vraiment cru que ce serait sa nouvelle vie. Jusqu’à ce jour, il y a quelques semaines, sur la plate-forme, au milieu du golfe du Mexique, entouré par la haute mer qui se gonflait avec noirceur, où il s’était retrouvé à hurler “Lâchez-moi ! Lâchez-moi” alors que personne ne le tenait. Il se souvenait encore du vent de la mer, du goût de sel, du regard effrayé de ces hommes qui avaient à peine osé l’approcher, et lui qui ne pouvait s’empêcher de répéter toujours cette phrase “Lâchez-moi” alors qu’une partie de lui savait qu’elle était absurde, qu’elle le ferait passer pour fou et qu’il fallait qu’il cesse de la prononcer. Il se revoyait, droit comme un *i*, au milieu de la plate-forme, avec les ouvriers qui approchaient doucement et lui qui serrait les dents comme si la plate-forme tanguait alors que rien ne bougeait que les nuages dans le ciel et les paquets d’embruns, parfois, qui venaient rincer les bâtiments.

Extrait de la publication

“Lâchez-moi !” Il avait fallu quatre hommes pour le maîtriser. Et aujourd’hui, lorsqu’il essayait de se souvenir de ces instants, tout se mêlait, il se voyait donnant des coups de pied pour qu’on ne l’attrape pas, mais il revoyait aussi le corps grimaçant de Pete MacDowell qui se tordait comme une anguille alors que c’était une autre scène, un autre jour, le corps de Pete, au moment où la sirène d’alerte au feu résonnait sur toute la plate-forme. Combien de temps était-ce avant ? Il ne savait plus. Tout se confondait. Même immensité du ciel, ignorant de la douleur des hommes. Même combat de muscles. Pete avait tellement mal à la jambe qu’il ne se laissait pas plaquer au sol alors que le toubib était là et voulait lui découper le pantalon pour qu’il cesse de fondre sur sa peau. Mais il n’y avait rien à faire. Pete hurlait en se débattant comme si des fourmis lui couraient le long du torse. Et l’odeur de grillé montait de partout. Des camarades, morts brûlés vifs, en quelques secondes. Et les corps ensuite qu’il fallait désincruster des sols – soudés qu’ils étaient par la chaleur –, des corps d’hommes avec qui on avait bu, échangé un mot, veillé la nuit, des corps d’hommes qu’il fallait déposer dans des sacs avec précaution pour qu’ils ne se cassent pas comme des bouts de bois calcinés. Tout se mélange. “Il faut me laisser entrer maintenant… Je dois faire la chambre.” La voix de la jeune femme, derrière la porte, le fait sursauter. Il ne répond pas. Il sait qu’il va devoir ouvrir sinon le gérant va finir par venir, car, tout crasseux que soit le motel, la Mexicaine doit pouvoir entrer et faire son travail sans quoi on ne tardera pas à le considérer comme un ennui – et alors plus personne ne le laissera en paix, il sait qu’il doit se lever et ouvrir la porte car elle frappe à nouveau, mais il n’en a pas tout à fait la force, il est encore là-bas, sur la plate-forme,

Extrait de la publication

sentant les mains qui l'agrippent pour l'amener à l'infirmerie, entouré de la voix de ses camarades, ces voix graves qui essaient d'être rassurantes et posées mais qui trahissent la peur, il est là-bas et le corps de Pete se tord de douleur, trois morts ce jour-là, trois brûlés vifs à cause d'une erreur de bouton et de la défection d'une pièce – "Ça n'arrive jamais", a dit quelques jours plus tard l'expert, lorsqu'il est sorti de l'hélicoptère, et à cet instant, tous ceux qui étaient là se sont retenus de ne pas se jeter sur lui et le frapper de toutes leurs forces parce que c'était arrivé justement, et peu leur importait à eux que ce soit la première fois ou non, c'était arrivé, dorénavant l'odeur les hanterait la nuit, dorénavant chacun se demanderait combien de sacs mortuaires il y a sur la plate-forme, "Ça n'arrive jamais" et la pièce défectueuse avait été changée bien sûr, le pétrole continuait à être pompé, sans cesse, de jour comme de nuit, que la mer soit démontée ou calme, que les hommes pleurent sur leur couchette de peur et de dégoût, peu importe, les machines foraient, "Lâchez-moi", elles n'entendaient pas, "Lâchez-moi", elles pompaient et c'était la seule chose qui soit sûre en ce lieu, la seule chose qui soit solide et rassurante, la machine qui pompait, infaillible, "Monsieur Burns ?", elle crie maintenant, juste au moment où il s'est levé, il se passe une main sur le visage et va ouvrir la porte, cela fait quatre jours que la lumière n'est pas entrée dans la chambre, il ouvre, elle le regarde avec stupeur mais elle ne dit rien, malgré les trois fois où elle a appelé, malgré sa colère qui ne cessait de monter, elle ne dit rien, peut-être lui fait-il peur ou peut-être ne voit-elle qu'une seule chose, que la porte est ouverte et qu'elle va pouvoir faire ce pour quoi on la paie, alors elle baisse la tête et entre, il sort, fait quelques pas dehors et attend dans le

Extrait de la publication